

VÉRONIQUE DOMINGUEZ-GUILLAUME
ET ÉLISABETH GAUCHER-RÉMOND (DIR.)

EXPÉRIENCES CRITIQUES

Approche historiographique
de quelques objets littéraires médiévaux





EXPÉRIENCES CRITIQUES

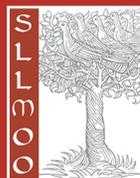
Approche historiographique de quelques objets littéraires médiévaux

Quelle est la place des études littéraires médiévales dans un contexte scientifique où, des Annales à la *microstoria*, les sciences humaines apportent un éclairage sans cesse renouvelé aux savoirs qu'elles constituent ?

Devenu académique, le savoir sur les textes littéraires médiévaux a été soumis à un examen où bien souvent, l'histoire littéraire leur a attribué une place aussi restreinte que discutée. L'ouvrage évoque quelques-uns des critères qui ont déterminé cette histoire particulière, une histoire de la critique où se sont succédés engouements et rejets. Existe-t-il une « New Philology » ? Le roman du XIII^e siècle est-il réaliste ? Dans un premier temps sont étudiés quelques débats, ainsi que des notions formelles comme celles de motif, d'art poétique ou de genre, et enfin la question des relations entre l'homme et l'œuvre : quel fut le rôle de tous ces éléments dans le classement, l'évaluation et l'appréciation des textes littéraires médiévaux ? Dans un second temps, des études de cas explorent le fonctionnement de ces outils critiques dans deux domaines : le roman arthurien et la lyrique.

Loin d'en faire le procès, les contributions éclairent les pouvoirs exercés par les gestes critiques successifs sur les objets littéraires médiévaux. Et des premiers jugements étudiés à l'engagement de chaque contributeur, c'est une histoire vive qui s'écrit, la pluralité des démarches s'accompagnant de surprises et de créations.

Illustration : Maurice Lalau, illustration du *Roman de Tristan et Iseut renouvelé* par Joseph Bédier, Paris, H. Piazza et Cie, [1909], planche X, « Toute la nuit, traversant pour la dernière fois les bois aimés, ils cheminèrent sans parole » © Bibliothèque interuniversitaire de la Sorbonne



ISBN : 979-10-231-3254-0

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

EXPÉRIENCES CRITIQUES



Cultures et civilisations médiévales
collection dirigée par Jacques Verger et Dominique Boutet

Dernières parutions

Le Manuscrit unique. Une singularité plurielle
Élodie Burle-Errecade & Valérie Gontero-Lauze (dir.)

Le Rayonnement de la cour des premiers Valois à l'époque d'Eustache Deschamps
Miren Lacassagne (dir.)

Ambedeus. Une forme de la relation à l'autre au Moyen Âge
Cécile Becchia, Marion Chaigne-Legouy et Lætitia Tabard (dir.)

Épistolaire politique. II. Authentiques et autographes
Bruno Dumézil & Laurent Vissière (dir.)

Imja et name. Aux sources de l'anthropologie germanique, anglo-saxonne et slave
Olga Khallieva Boiché

Lire en extraits. Lecture et production des textes de l'Antiquité à la fin du Moyen Âge
Sébastien Morlet (dir.)

Savoirs et fiction au Moyen Âge et à la Renaissance
Dominique Boutet & Joëlle Ducos (dir.)

Épistolaire politique. I. Gouverner par les lettres
Bruno Dumézil & Laurent Vissière (dir.)

Prédication et propagande au temps d'Édouard III Plantagenêt
Catherine Royer-Hemet

Intus et foris. Une catégorie de la pensée médiévale ?
Manuel Guay, Marie-Pascale Halary & Patrick Moran (dir.)

Wenceslas de Bohême. Un prince au carrefour de l'Europe
Jana Fantysová-Matějková

L'Enluminure et le sacré. Irlande et Grande Bretagne, VII^e-VIII^e siècles
Dominique Barbet-Massin

Les Usages de la servitude. Seigneurs et paysans dans le royaume de Bourgogne
(VI^e-XV^e siècle)
Nicolas Carrier

Rerum gestarum scriptor. Histoire et historiographie au Moyen Âge. Mélanges Michel Sot
Magali Coumert, Marie-Céline Isaïa, Klaus Krönert & Sumi Shimahara (dir.)

Hommes, cultures et sociétés à la fin du Moyen Âge.
Liber discipulorum en l'honneur de Philippe Contamine
Patrick Gilli & Jacques Paviot (dir.)

Véronique Dominguez-Guillaume
et Élisabeth Gaucher-Rémond (dir.)

Expériences critiques

Approche historiographique
de quelques objets littéraires médiévaux

Ouvrage publié avec le concours de Sorbonne Université

Sorbonne Université Presses est un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Sorbonne Université Presses, 2019, 2023
ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0598-8

Mise en page 3d2s/Emmanuel Marc Dubois (Paris/Issigeac)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP
Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

sup@sorbonne-universite.fr

<http://sup.paris-sorbonne.fr>

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

INTRODUCTION : POSITION DU PROBLÈME

LE RENOUVEAU, UNE ILLUSION ?

Les « nains » sont-ils toujours capables de voir plus loin que les « géants » ? La célèbre formule de Bernard de Chartres¹ pourrait servir d'exergue aux réflexions qui vont suivre. Dès le Moyen Âge, la théorie de la *translatio studii* a suscité un débat entre les notions de progrès, de réaction ou de décadence. Pensée « en termes agonistiques », elle a donné naissance à deux tendances, celle de la *laudatio temporis acti* et celle d'une nécessaire *renovatio* à laquelle invite un passé dont l'éclat, loin de ternir le présent, l'entraîne plutôt vers de nouveaux horizons². Et l'on sait aussi qu'elle a très vite engagé une réflexion sur la *fnis saeculi*. Or aujourd'hui, alors que nous nous interrogeons avec de plus en plus d'inquiétude sur le destin des humanités en général et des études médiévales en particulier, la tentation serait grande de déceler des signes qui préfigureraient une sorte de « fin des temps », sinon dans la fertilité de nos recherches (reste-t-il des terres à explorer ?), du moins dans le bien-fondé de nos programmes universitaires, cibles de réformes successives.

ESPRITS CRITIQUES ET ÉVALUATIONS

Mais si nos disciplines actuelles semblent balayées du fouet du renouveau, qu'en était-il au Moyen Âge ? Jacques Verger a bien montré la politique de réformation, de modernisation, voire de normalisation qui, dès le XIII^e siècle mais plus encore à l'ère humaniste, tend à s'appliquer aux méthodes pédagogiques pour les adapter aux universités nouvelles³. Or, précise l'historien des « gens de savoir »⁴, « ces critiques étaient très excessives⁵ » ; elles ont minimisé la

1 On la trouve dans Jean de Salisbury, *Metalogicon*, éd. Clement Charles Julian Webb, Oxford, Clarendon Press, 1929, III, 4.

2 Dominique Boutet, « De la *translatio imperii* à la *fnis saeculi* : progrès et décadence dans la pensée de l'histoire au Moyen Âge », dans Emmanuèle Baumgartner et Laurence Harf-Lancner (dir.), *Progrès, réaction, décadence dans l'occident médiéval*, Genève, Droz, 2003, p. 42.

3 Jacques Verger, « La norme pédagogique dans les écoles et universités médiévales : stabilité ou évolution ? », *ibid.*, p. 157-170.

4 *Id.*, *Les Gens de savoir en Europe à la fin du Moyen Âge*, Paris, PUF, 1997.

5 *Id.*, « La norme pédagogique dans les écoles et universités médiévales », art. cit., p. 162.

vitalité et la longévité des enseignements médiévaux, qui ont su évoluer pour transmettre leur héritage aux générations suivantes. Déjà, le monde universitaire fait l'expérience de la labilité du savoir, et les écoles s'affrontent autour des différentes pratiques à adopter. « L'autorité a un nez de cire qui peut être déformé dans tous les sens », affirme Alain de Lille⁶ : la *lectio*, on le sait, suscite la *quaestio*, la mise en question, voire la *disputatio*, le débat public. Ce jeu de la réfutation, que maîtres et étudiants adeptes de la scolastique appliquaient aux textes anciens, a forgé l'esprit critique des générations successives. Mais surtout, il importe de souligner comment, dès la fin du Moyen Âge, les lecteurs réfléchissent sur leur approche des textes. Dans *Le Discours sur la lecture en France aux XIV^e et XV^e siècles*⁷, Florence Bouchet a montré que l'*auctoritas* n'est plus alors l'apanage de l'auteur : le lecteur, par ses compétences intellectuelles, en revendique désormais sa part.

8 Cette émancipation, on le sait, gagnera progressivement du terrain. Il ne saurait être question, ici, d'en retracer toutes les étapes. Franchissons les siècles et arrêtons-nous un instant à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Voici venus les temps où, à la faveur de revues nouvelles comme la *Revue critique* puis la *Romania*, et d'associations comme la Société des anciens textes français, fleurissent les comptes rendus destinés à rendre l'écho de l'appréciation, parfois subjective, voire partisane, que savants et érudits portent sur les travaux de leurs collègues. Durant ces années 1860-1914, que retrace la thèse de Charles Ridoux, le « médiévisme » est né de la rencontre entre un objet : la littérature médiévale, une méthode : la philologie romane, et une constellation institutionnelle : le réseau constitué notamment par le Collège de France, l'École des chartes, l'École pratique des hautes études et l'Académie des inscriptions et belles lettres⁸.

S'ouvre aussi l'ère de l'évaluation et des bilans, qui nous sont devenus si familiers. En 1865-1867, Victor Duruy, ministre de l'Instruction publique, décide, dans le cadre de la préparation de l'Exposition universelle de 1867, de coordonner une série de vingt-neuf rapports destinés à retracer « l'histoire des progrès de toutes les sciences depuis vingt ans ». Trente pages sont consacrées à la littérature et à la langue médiévales, rédigées par François Guessard, Paul Meyer et Gaston Paris. Elles sont insérées dans une collection d'expertises sur les études classiques. Le recueil s'ouvre sur une comparaison entre les Lettres et les Sciences : « La philologie est aux lettres anciennes ce que la géométrie est aux sciences exactes ».

6 Cité par Jacques Le Goff, *La Civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, Arthaud, coll. « Les grandes civilisations », 1964, p. 398.

7 Florence Bouchet, *Le Discours sur la lecture en France aux XIV^e et XV^e siècles*, Paris, Champion, 2008.

8 Charles Ridoux, *Évolution des études médiévales en France de 1860 à 1914*, Paris, Champion, 2001, p. 13-14.

Cette comparaison indique clairement les conditions du progrès : pour que les disciplines philologiques acquièrent le statut de sciences à part entière, il convient qu'elles se dotent de principes méthodiques et conceptuels⁹. Et de poursuivre avec une autre comparaison : la France est en retard sur l'Allemagne pour l'édition critique des textes. S'interrogeant sur les raisons de cet écart, les auteurs du rapport établissent une opposition entre l'esprit français, qui affectionne la littérature, et l'esprit allemand, adepte de la grammaire. D'un côté, la rigueur et la discipline, de l'autre, le culte de la beauté et de l'élégance¹⁰. . . On frôle certes la caricature, mais l'analyse, on l'aura compris, revêt ici un enjeu national, puisqu'il s'agit de défendre la supériorité française dans le domaine du savoir et de la connaissance. De fait, le rapport s'achève sur ces mots :

Notre littérature a été la mère et la reine de toutes celles des nations voisines. Nous l'avions oublié ainsi qu'elles-mêmes, et nous nous regardions volontiers comme les débiteurs de ceux qui nous ont fait tant d'emprunts. La France, en possession au Moyen Âge d'une suprématie littéraire incontestée, avait perdu ses titres : l'érudition de nos jours les a retrouvés¹¹.

On sait combien la découverte de l'ancienne littérature française, à la veille de la guerre de 1870, était appelée à alimenter le patriotisme.

LE MOYEN ÂGE ET SA FABRIQUE

Mais alors, faut-il « en finir avec le Moyen Âge », pour pasticher le titre proposé en 1977 par Régine Pernoud, dans l'essai où elle entendait mettre fin aux préjugés et aux manipulations idéologiques suscités par les temps médiévaux¹² ? Ou ne vaut-il pas mieux tirer la leçon de ces erreurs et délits interprétatifs, voire de ces « impostures¹³ » qui ont pu affecter, au même titre que l'histoire, la lecture des textes de cette époque ? Si la littérature médiévale semble productive au point qu'on a pu parler de sa « fabrique » au XIX^e siècle, c'est parce que sa « plasticité [la rend apte] à refléter les positions idéologiques ou esthétiques les plus diverses¹⁴ ». Plutôt que de faire le procès de nos devanciers, il convient

9 Frédéric Le Blay, « *Le Progrès des études classiques et du Moyen Âge, de la philologie celtique et de la numismatique* de Joseph-Daniel Guignaut et alii », dans Évelyne Barbin, Jean-Luc Godet et Gerhardt Stenger (dir.), 1867. *L'année de tous les rapports : les lettres et les sciences à la fin du Second Empire*, Pornic, Éditions du Temps, 2009, p. 79-90, cit. p. 82.

10 *Ibid.*, p. 85.

11 *Ibid.*, p. 89-90.

12 Régine Pernoud, *Pour en finir avec le Moyen Âge*, Paris, Éditions du Seuil, 1977.

13 Jacques Heers, *Le Moyen Âge, une imposture*, Paris, Perrin, 1992.

14 Simone Bernard-Griffiths, Pierre Glaudes et Bertrand Vibert (dir.), *La Fabrique du Moyen Âge au XIX^e siècle. Représentations du Moyen Âge dans la culture et la littérature françaises du XIX^e siècle*, Paris, Champion, 2006, p. 25.

donc de comprendre leurs motivations afin de tisser, au fil des expériences successives, l'histoire de la littérature médiévale et de la philologie romane : pour citer encore Charles Ridoux, la « ligne de conduite » qui semble la meilleure se tient « à l'écart aussi bien du réquisitoire que de l'hagiographie », pour privilégier « un jugement serein »¹⁵, capable de rendre compte des raisons pour lesquelles certains commentaires ont été rejetés, tandis que d'autres font encore autorité. Et par-delà les critères de progrès et de décadence, elle se propose de réfléchir, avec recul et discernement, sur les jugements ou les usages successifs qui forment le passé de notre discipline¹⁶.

LITTÉRATURE ET HISTORIOGRAPHIE

10 C'est donc à une perspective de type historiographique qu'on entend soumettre les vénérables « objets » que sont à la fois les textes médiévaux et les lectures successives qui en ont été faites par la critique dite « littéraire ». En effet, sans oublier que ce sont les sciences exactes qui ont les premières insisté sur la nécessité d'une révision régulière des savoirs pour rendre possible leur progrès, la grande famille des humanités, à laquelle appartient la critique littéraire, se doit d'offrir elle aussi sur les savoirs qu'elle constitue un éclairage sans cesse renouvelé : vaste programme, dont la réalisation ne va pas de soi. Tout récemment, les sciences sociales ont ainsi consacré un numéro spécial de la revue *A contrario* à l'étude des relations fécondes mais tendues entre les disciplines distinctes et reconnues chacune pour ses méthodes et ses résultats que sont la littérature et la philosophie, dès lors qu'elles adoptent une démarche historiographique¹⁷. Plus précisément, dans le champ des études médiévales, c'est assurément l'histoire et non la littérature qui jusqu'ici a produit en matière historiographique les travaux les plus fameux. Ils sont illustrés depuis plusieurs décennies par ceux de

15 Charles Ridoux, *Évolution des études médiévales en France de 1860 à 1914*, op. cit., p. 16.

16 Plusieurs travaux récents concernent la transmission et l'interprétation successives des textes médiévaux. Outre la thèse de Charles Ridoux et *La Fabrique du Moyen Âge au xix^e siècle* déjà évoqués, voir la bibliographie établie par Alain Corbellari et Christopher Lucken en 1996, dans la revue *Équinoxe* (16, 1996, sous le titre « Lire le Moyen Âge du xvi^e au xx^e siècle ») ; le volume jubilaire de la SLLMOO, *Perspectives médiévales*, mars 2005, « Trente ans de recherche en langues et en littératures médiévales » ; Patricia Victorin (dir.), *Lire les textes médiévaux aujourd'hui. Historicité, actualisation et hypertextualité*, Paris, Champion, 2011 ; Michèle Guéret-Laferté et Claudine Poulouin (dir.), *Accès aux textes médiévaux de la fin du Moyen Âge au xviii^e siècle*, Paris, Champion, 2012.

17 *A contrario*, 14, « Historiographie, littérature et philosophie. Une longue et difficile conversation triangulaire », dir. Raphael Baroni, Jean Kaempfer, Jérôme Meizoz et Françoise Revaz, 2010/24. Le titre est une paraphrase de la réflexion menée par Paul Ricoeur dans *Temps et Récit* (Paris, Éditions du Seuil, 1983).

Carlo Ginzburg¹⁸, dont l'œuvre était il y a peu remise à l'honneur en France, avec la nouvelle traduction de son recueil *Mythes, emblèmes, traces : morphologie et histoire*¹⁹. En effet, la méthode du chef de file de la *microstoria*, qui consiste à chercher de chaque objet étudié une « trace » relevant à la fois des formes et empreintes laissées par cet objet dans le monde et des contextes qui leur donnent sens, pour en reconstituer le « paradigme indiciaire »²⁰, constitue l'un des gestes actuels les plus représentatifs de la démarche historiographique²¹. Et aux dires de Ginzburg lui-même, la *microstoria* s'inscrit, bien qu'elle s'y soit d'abord opposée pour déterminer son champ d'application, dans le glorieux sillage d'une autre école historique : celle des *Annales*²² qui, des années 1950 aux années 1970, a radicalement interrogé et renouvelé les méthodes de confection des savoirs pratiquées jusqu'alors, avec les acquis qu'on sait pour les études médiévales – de la périodisation relative d'un « long » Moyen Âge à la mise à l'honneur d'objets scientifiques nouveaux pour la discipline historique, comme le corps ou les relations familiales, entre sexes ou entre générations, objets jusqu'alors réservés à l'ethnologie ou à l'anthropologie.

Dans ce contexte scientifique, ancien comme actuel, où les sciences humaines en général et les études médiévales en particulier réfléchissent aux méthodes qu'elles emploient pour saisir, décrire et interpréter leurs objets sans les dénaturer, la littérature ne saurait demeurer en reste. C'est en pleine conscience de ces enjeux que *Perspectives médiévales*²³, la revue de la Société de langue et de littérature médiévales d'oc et d'oïl (SLLMOO) qui réunit les « médiévistes littéraires » français et européens, a voulu infléchir son approche. Dans un effort de réévaluation des savoirs, elle propose depuis 2012 des dossiers au croisement des disciplines et des méthodes, au service d'une compréhension de la langue et de la littérature du Moyen Âge d'oc et d'oïl avivée par une

- 18 Souvent intéressé par des objets postérieurs, ce médiéviste de formation a aussi produit, entre autres, *Piero della Francesca : le Baptême, le cycle d'Arezzo, la Flagellation d'Urbino* ([1981], trad. Monique Aymard, Paris, Flammarion, 1983), qui replace la production de ces œuvres dans la chronologie et dans le contexte de l'histoire religieuse et politique du Quattrocento italien.
- 19 Nouvelle éd. augmentée, trad. Monique Aymard, Christian Paoloni, Elsa Bonan *et al.*, Paris, Verdier, 2010 [1986].
- 20 *Ibid.*, « Traces : racines d'un paradigme indiciaire », p. 218-294.
- 21 Pour une définition générale, voir Philippe Poirrier, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Belin, 2009 ; et Nicolas Offenstadt, *L'Historiographie*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2011.
- 22 Sur l'histoire des relations entre les *Annales* et la *microstoria*, voir Carlo Ginzburg, « Microhistory: two or three things that I know about it », *Critical Inquiry*, 20, 1993/1, p. 10-35, spéc. p. 17-21.
- 23 Désormais en ligne sur la plate-forme revues.org. Voir les numéros 34, 2012, « Les textes médiévaux face à l'édition scientifique contemporaine : quels enjeux épistémologiques ? » ; 35, 2014, « Tendances actuelles de la critique en médiévistique » ; 36, 2015, « Cultiver les lettres médiévales aujourd'hui » ; 38, 2017, « Texte et image au Moyen Âge. Nouvelles perspectives critiques ».

réflexion sur la construction des savoirs, depuis ses premiers effets jusqu'à ses réalisations les plus actuelles. Et c'est comme en écho à la nouvelle inflexion que connaît *Perspectives médiévales* que le colloque dont ces actes sont tirés a été conçu.

Cependant, comment faire usage de l'historiographie pour mieux lire et comprendre non pas la société ou son histoire, mais la littérature, en l'occurrence médiévale ? La question repose sur le postulat commun à toute démarche historiographique : cette littérature a elle aussi une histoire, celle que lui a forgée la critique littéraire, notamment française, et que des chercheurs pionniers, Gustave Lanson en tête, ont désignée au tournant du XIX^e au XX^e siècle par l'expression « histoire littéraire²⁴ ». Cette histoire, comment s'est-elle écrite, d'hier à aujourd'hui ? L'écriture de l'histoire littéraire implique-t-elle une spécificité, au regard de l'écriture de l'histoire, de la philosophie, ou des sciences sociales ? Et si tel est le cas, quelles sont les formes propres à l'écriture de l'histoire littéraire médiévale, parfois appelée « médiévisme » ou encore « médiévistique »²⁵ ?

12

En matière d'histoire littéraire, le regard des médiévistes bénéficie, comme celui des autres spécialistes des textes littéraires, des travaux menés par Alain Viala et ses successeurs²⁶. Ceux-ci ont substitué à la notion d'histoire littéraire celle « du » littéraire²⁷ : moyennant un examen soigneux de leur forme et de leur fonctionnement propres, « le littéraire » considère les œuvres littéraires non seulement comme des textes, mais aussi comme des documents ou des témoignages. Accueillant ensemble les méthodes de l'histoire, de la littérature et des sciences sociales, cette approche se donne pour objectif de participer à une histoire sociale, où l'étude des textes littéraires – appelés « productions » – éclaire une époque donnée, en matière culturelle, historique, esthétique²⁸.

24 Pour les premières définitions de l'histoire littéraire, de ses méthodes, qui s'inspirent des sciences tout en les tenant à distance, et la construction d'une connaissance capable d'englober les dimensions subjectives du génie de l'auteur et du jugement de son lecteur, voir Gustave Lanson, « L'esprit scientifique et la méthode de l'histoire littéraire », *Revue de l'université de Bruxelles*, 15, 1909-1910, p. 296-307 et *id.*, « La méthode de l'histoire littéraire », *La Revue du mois*, 10 octobre 1910, p. 385-413 (avec, notamment, la fameuse « grille en huit points » : « authenticité, intégrité, dates, modifications au cours du temps & variantes synthétiques, sens littéral, sens littéraire, contexte, postérité », p. 399-400).

25 Voir Isabelle Guyot-Bachy et Jean-Marie Moeglin (dir.), *La Naissance de la médiévistique. Les historiens médiévistes et leurs sources en Europe (XI^e-début du XX^e siècle)*, Genève, Droz, coll. « Hautes études médiévales et modernes », 2015.

26 Représentés aujourd'hui par le Groupe de recherches interdisciplinaires sur l'histoire du littéraire (GRIHL), ÉHESS-Paris III.

27 Voir Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir.), *Dictionnaire du Littéraire*, Paris, PUF, 2002.

28 Voir Christian Jouhaud, « Histoire et histoire littéraire », dans Henri Béhar et Roger Fayolle (dir.), *L'Histoire littéraire aujourd'hui*, Paris, A. Colin, 1990, p. 162-175, qui conclut : « L'histoire sociale n'est certes pas toute l'histoire, mais c'est sur son terrain qu'ont été

« Le littéraire » a contribué à donner – ou à redonner – à la littérature une place noble dans les humanités, qui ne coïncide pas uniquement avec le loisir de l'honnête homme une fois retiré du monde – à supposer que l'*otium cum litteriis* ait jamais séparé le texte de la société, et la littérature du monde²⁹. Cependant, le champ d'études ouvert par cette approche est très vaste : et de la littérature, ce sont aussi bien les formes du texte, stylistiques ou rhétoriques, que ses conditions d'existence, de production ou de réception, qui sont susceptibles d'être étudiées³⁰. Partant, le miroir historiographique qu'on a voulu tendre ici à la littérature médiévale doit préciser son reflet. Expériences « critiques » : l'étude a porté sur le geste critique, l'un de ceux qui saisit la littérature et qui lui donne forme et sens en pratiquant une lecture. L'approche a donc été celle de la, ou des lectures qui font de chaque texte un objet offert sous un certain jour par un lecteur à ses semblables³¹. Historiographie critique, ou historiographie de la critique : l'objet étudié n'est pas seulement la littérature, ni comme document ni comme texte ; c'est plutôt, ensemble, l'objet littéraire constitué par un sujet critique et ce sujet lui-même qui ont été soumis à l'analyse.

HISTORIOGRAPHIE ET TEXTES LITTÉRAIRES MÉDIÉVAUX

Le colloque s'est donc proposé d'analyser les jugements portés sur divers objets littéraires médiévaux, en tant qu'ils ont pu en façonner la perception, voire l'existence, pour l'histoire littéraire. L'impulsion première de la réflexion a été donnée par l'effet le plus fréquent des gestes critiques passés sur les œuvres littéraires médiévales : à des degrés et selon des stratégies divers, ces gestes ont le plus souvent conduit ces œuvres à une étude limitée, voire à l'oubli. Bien connue, l'attitude d'un Voltaire face au Moyen Âge a ainsi le mérite de la clarté : s'il en évoque par exemple le théâtre, c'est au détour d'une comparaison dirimante, conduisant à ne pas s'y attarder. Lors d'une séance de l'Académie, il condamne

conçues, ces dernières années, les approches historiques renouvelées de la spécificité des productions littéraires ».

- 29 Voir Jérôme Ferrari, *Le Sermon sur la chute de Rome* (Arles, Actes Sud, 2012), où le texte de Saint-Augustin ourdit de *profundis* la trame des « illusions perdues » de deux jeunes gens d'aujourd'hui.
- 30 Voir Alain Viala, *Lettre à Rousseau sur l'intérêt littéraire*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2005 : « Vous voyez qu'en observant ainsi sur quoi les œuvres ont fait porter l'intérêt [...] et comment, et pour qui, et avec qui cela a marché et avec qui échoué, [...] l'histoire du littéraire ouvre sur l'histoire culturelle et l'histoire des idées fondée sur les pratiques » (p. 86). Sur la difficulté à penser les liens de l'histoire et de la littérature, sans sacrifier ni l'étude des textes ni leur inscription dans l'histoire sociale, voir Judith Lyon-Caen et Dinah Ribard, *L'Historien et la littérature*, Paris, La Découverte, 2010.
- 31 Nous n'aborderons pas le geste critique comme lecture individuelle (voir concernant cette approche les travaux de Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, 2011), mais comme lecture destinée à informer ou convaincre un public, savant ou moins savant.

en 1776 « les facéties infâmes » et les « divertissements grossiers » des jeux de la Passion, pour leur préférer, quoique avec distance, le théâtre de Shakespeare qui leur était contemporain, et sur lequel porte le cœur de son discours³². À l'inverse, comment comprendre que Chateaubriand cite avec enthousiasme le *Roman de Rou* de Wace en 1834, dans la première édition des *Mémoires d'outre-tombe*, sinon parce que l'œuvre, publiée par les bons soins de l'érudit Pluquet en 1827³³, a alors été applaudie par un public parisien que la « merveilleuse histoire » de Bretagne a su séduire ? Mais l'engouement passe, et avec lui l'encensement du *Rou* : Chateaubriand a jugé bon de supprimer de l'édition de 1845 le paragraphe consacré à Wace³⁴. Surtout, l'Académie, dont le rôle est de décerner à la littérature ses « prix », a le plus souvent accordé aux textes médiévaux une récompense pour le moins limitée. Après celle de Voltaire, on rappellera la position d'un académicien du xvii^e siècle, en apparence seulement plus ambiguë. Dans *De la lecture des vieux romans*, Jean Chapelain se met en scène, dialoguant avec Gilles Ménage et Jean-François Sarasin, qui méprisent ouvertement les textes médiévaux. Chapelain, lui, défend avec ardeur le *Lancelot propre*, comme un trésor pour la connaissance de la langue française et pour l'histoire des « mœurs gothiques », dont il va jusqu'à vanter la valeur morale. Enfin, il n'hésite pas à déclarer les invraisemblances du roman médiéval en prose « aussi plausible[s] pour la machine poétique que les divinités d'Homère »³⁵. Il n'en demeure pas moins que selon la définition normative d'une « écriture belle », dont l'institution qu'il représente établit la norme, l'académicien demeure intraitable :

L'auteur est barbare, qui a écrit durant la barbarie et pour des barbares seulement ; il ne s'est jamais douté de ce que c'était qu'un plan d'ouvrage, qu'une disposition légitime, qu'un juste rapport des parties, qu'un nœud subtil ni qu'un dénouement naturel. Il va tant que terre le porte ; il est toujours sur une même figure et chante toujours sur un même ton ; il est dur, raboteux, il est l'antipode des grâces [...]. Enfin, on peut dire qu'il est entièrement dépourvu d'esprit et qu'on ne saurait lire une seule page sans bâiller et sans avoir mal à la tête³⁶.

32 « Lettre de M. de Voltaire à Messieurs de l'Académie Française. Lue dans cette Académie, à la solennité de la Saint-Louis, le 25 Auguste 1776 », dans *Œuvres complètes de Voltaire*, vol. 78/A, « Writings of 1776-1777 », Oxford, Voltaire Foundation, 2010, p. 23-53, spéc. p. 35-36. Pour une réhabilitation du regard que portent les Lumières sur le Moyen Âge, voir Véronique Signe, *Médiévisme et Lumières. Le Moyen Âge dans la « Bibliothèque universelle des romans »*, Oxford, Voltaire Foundation, 2013.

33 Voir François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Maurice Levaillant, Paris, Flammarion, 1982, t. I, 1^{re} partie, livre 2, p. 60.

34 *Ibid.*, 1^{re} partie, livre 3, p. 112-115.

35 Sur cet exemple, voir Emmanuelle Mortgat-Longuet, *Clio au Parnasse. Naissance de « l'histoire littéraire » française aux xv^e et xvii^e siècles*, Paris, Champion, 2006, not. p. 237-254.

36 *De la lecture des vieux romans*, éd. Jean-Pierre Cavaillé, Paris-Zanzibar, 1999, cit. p. 65-66.

Autrement dit, d'après ces trois critiques, et du XVII^e au XIX^e siècle, la littérature médiévale n'en est pas une, et ses textes n'ont de valeur qu'à la marge de normes esthétiques dont la pertinence laisse songeur, allant de la comparaison à l'effet de mode, sans oublier les catégories rhétoriques et antiques de l'*inventio*, de la *dispositio* ou de la *variatio*, utilisées pour évaluer un texte composé des siècles plus tard, et adossées à l'insaisissable « esprit »... Face à ces écarts de tous ordres, la boutade d'Anatole France, académicien lui aussi, aurait peut-être suffi :

Les vieillards tiennent beaucoup trop à leurs idées. C'est pourquoi les naturels des îles Fidji tuent leurs parents quand ils sont vieux. Ils facilitent ainsi l'évolution, tandis que nous en retardons la marche en faisant des académies³⁷.

Le colloque a plutôt choisi d'examiner comment ces jugements se sont construits, en étudiant au fil des époques la façon dont les critiques ont remis ou retiré des « prix » aux œuvres littéraires médiévales.

15

POINTS DE MÉTHODE

Pour finir, trois remarques concernant les options méthodologiques retenues.

D'abord, par analogie avec « l'analyse à la loupe de phénomènes circonscrits³⁸ » de la *microstoria*, il a été suggéré aux participants de choisir des objets médiévaux limités – à une page, à un ouvrage, à un personnage ou à un mouvement spécifique – et d'en retracer l'histoire, à la façon d'une « biographie » qui soit à la fois celle du texte et celle des critiques qui s'y étaient livrés avant eux. Ainsi, chacun a passé en revue des travaux qui souvent précédaient les siens, sur un objet dont il est à son tour le spécialiste, et ce, afin de mettre au jour une vision critique d'ensemble sur cet objet, des origines à aujourd'hui.

Ensuite, l'objectif du colloque a été poursuivi dans « l'in-discipline³⁹ », ou décloisonnement des méthodes et des champs disciplinaires, qui accompagne souvent l'historiographie.

37 *Le Jardin d'Épicure*, éd. revue et corrigée par l'auteur, Paris, Calmann-Lévy, 1924, p. 116.

38 Carlo Ginzburg et Carlo Poni, « La micro-histoire », *Le Débat*, 17, dir. Pierre Nora, déc. 1981, p. 133-136, cit. p. 133.

39 Cette notion est revendiquée entre autres par l'Institut InDisciplinAire, créé en 2009 à Grenoble par des historiens de l'art ; voir Viviane Huys et Denis Vernant (dir.), *L'Indisciplinaire de l'art*, Paris, PUF, 2012. Mais la critique du cloisonnement disciplinaire n'est pas neuve, elle a accompagné la naissance de la sociologie : « Il faut que toutes les [...] disciplines particulières soient rapprochées, mises en contact, afin qu'on puisse apercevoir quelles sont celles qui peuvent utilement rester distinctes. On peut donc s'attendre à ce que la sociologie détermine une redistribution nouvelle, plus méthodique, des phénomènes dont s'occupent ces diverses études ; et ce n'est pas un des moindres services qu'elle est destinée à rendre. Car rien n'est plus contraire aux progrès de la science qu'une mauvaise classification des problèmes qu'elle traite » (Émile Durkheim, *L'Année sociologique*, « Préface » au n°2, 1897). Relayée par celle de ses élèves, entre autres Lucien Febvre et Marc Bloch, la pensée de

Enfin, entre le Panthéon et le salon des refusés, se proposait-on d'atteindre une « vérité » de l'objet littéraire médiéval et une constance de sa valeur, qu'il se serait agi de dégager de sa gangue critique, fautive et passée ? « Expériences critiques » : on a voulu au contraire souligner, avec la pluralité des démarches critiques envisagées, le lot de surprises, d'errances, mais aussi de créations qui accompagnent cette pluralité. Interroger les gestes critiques, et étudier les pouvoirs qu'ils ont exercés et qu'ils exercent encore sur les objets littéraires médiévaux, c'est alors s'éloigner du « *linguistic turn* » et de ses conclusions postmodernes, selon lesquelles écriture passée et écriture du passé se rejoignent, dans une fiction où l'inscription initiale des objets dans l'espace et dans le temps est relativisée, voire perdue. Est-ce pour autant prôner une « vérité » des objets littéraires anciens, que l'approche historiographique ici entreprise se donnerait pour but de reconstituer⁴⁰ ? Ce serait ignorer l'événement toujours singulier qu'est la rencontre d'un lecteur avec son texte, d'une œuvre avec son public, à un moment et dans un contexte donnés. Aussi, l'examen historiographique des objets littéraires médiévaux est à son tour l'engagement d'un nouveau sujet critique. Cherchant à favoriser le « partage du sensible⁴¹ » et, en l'occurrence, celui des objets médiévaux avec la société d'aujourd'hui, ce sujet ne saurait méconnaître les limites, conscientes ou inconscientes, de sa propre démarche et de ses propres résultats. C'est donc sous le signe de la célèbre beauté proustienne du contresens⁴², qui, loin de donner de l'objet littéraire une représentation figée, prend le risque de le faire exister dans des jugements renouvelés, qu'on a souhaité placer cette rencontre.

PRÉSENTATION DES ARTICLES

Les articles issus des communications présentées à Nantes ont été réunis en deux temps, le premier théorique, l'autre pratique.

Durkheim est l'une des origines de l'école des *Annales*. Pour une autre application récente de cette critique, voir Claire Clivaz, *L'Ange et la sueur de sang* (*Luc, XXII, 43-44*), ou comment on pourrait bien encore écrire l'histoire, Louvain, Peeters, coll. « Biblical Tools and Studies », 2010, qui propose une exégèse de l'image biblique de la sueur de sang au carrefour de l'histoire, de la linguistique et de la critique textuelle.

40 Au sujet de ce débat entre les partisans du « *linguistic turn* » (représenté entre autres par Hayden White) et ses critiques, de Roger Chartier à Carlo Ginzburg ou Pierre Bourdieu, voir Nicolas Offenstadt, *L'Historiographie*, *op. cit.*, spéc. p. 57-60.

41 Jacques Rancière, *Le Partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La Fabrique, 2000.

42 « Les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère. Sous chaque mot chacun de nous met son sens ou du moins son image qui est souvent un contresens. Mais dans les beaux livres, tous les contresens qu'on fait sont beaux » (Proust, *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard, 1954, p. 361).

Dans la partie théorique, sont d'abord étudiées des catégories : la philologie ou le réalisme, utilisées par les critiques pour décrire, évaluer et restituer (ou interpréter) des objets littéraires médiévaux au fil d'une histoire idéologique mouvementée ; sont ensuite soumises à l'examen les notions formelles du motif, de la doctrine poétique, et du genre ; enfin, c'est la notion même d'histoire littéraire qui est passée au crible, avec celle du couple formé par « l'homme et l'œuvre ».

À tout seigneur, tout honneur : ce volume historiographique s'ouvre par une évocation du débat de la *New Philology*, lancé en 1989 avec la publication par Bernard Cerquiglini d'*Éloge de la variante* – débat devenu querelle, et dont l'acrimonie a pu rappeler celle du *Roman de la Rose*. Après en avoir retracé les phases principales, en Europe et aux États-Unis, Patrick Moran a choisi pour point d'application de ce débat les éditions du *Robert de Boron* établies par Richard O'Gorman puis par Bernard Cerquiglini. Or, cette querelle entre médiévistes contemporains est loin d'opposer clairement une lecture « ancienne » à une lecture « moderne » du *Robert de Boron*. Patrick Moran montre au contraire que l'idéologie oppose ici le linguiste à l'éditeur et l'éditeur au commentateur, dont les stratégies épistémologiques respectives ont peine à communiquer ; et que les objets qu'ils ont réalisés sont finalement distincts, l'un établissant une édition du texte avec *stemma* à destination des médiévistes, et l'autre, une version du texte médiéval dont l'inventivité syntaxique et symbolique est mise en valeur pour le grand public. D'une certaine façon, l'objet convergent demeure à inventer et, avec lui, le sujet critique, à la fois philologue et herméneute du texte ancien – objet qui bénéficie des paramètres maîtrisés par les seuls spécialistes (la connaissance approfondie des sources et du fonctionnement du texte médiéval, de la création à la copie) et qui montre l'utilité de ces paramètres pour une lecture du texte et de ses enjeux.

De l'idéologie comme appréciation des formes données par la littérature à la société : la réflexion de Philippe Haugeard porte sur la catégorie esthétique du réalisme, dans un roman souvent considéré comme l'un de ses points d'attache les plus significatifs au XIII^e siècle, le *Roman de la Rose de Guillaume de Dole* par Jean Renart. Cette catégorie est appliquée au roman médiéval pour en dessiner les contours, dans une lecture téléologique du genre romanesque, qui doit conduire de la magie des premiers romans en vers à la description de la société, par le biais de l'illusion référentielle. En regroupant les lectures successives de ce texte, de Chênerie à Baldwin et Köhler, Philippe Haugeard met en évidence moins l'adéquation au réel de cette construction fictionnelle que son usage, qui met à distance et tourne en dérision les idéaux de la société courtoise. Il propose alors une autre grille interprétative de cette démarche

distanciée : dans une pensée de la largesse et de la prouesse, apanages de la classe aristocratique, le roman exhibe comme un *habitus* le comportement invraisemblable de Guillaume, un petit chevalier qui joue à l'aristocrate – dont il n'a en réalité ni l'identité ni les moyens – lors du tournoi de Saint-Trond. Philippe Haugeard redonne ainsi une forme de réalisme à la *Rose de Dole* ; mais il en redéfinit les paramètres et l'horizon d'attente, le roman déconstruisant l'idéologie aristocratique, pour un public clérical ou bourgeois. Si les approches idéologiques s'avèrent aussi riches que risquées s'agissant de définir et d'apprécier les objets littéraires médiévaux, quelle est la validité de critères formels tels que les notions de motif, de style, ou de genre ?

Face au « matériel roulant » des motifs ou des stéréotypes composant la littérature médiévale, Jean-Jacques Vincensini interroge la pertinence des index des médiévistes, des listes des folkloristes et des études historiques dans leur ensemble : ces approches les recense, mais n'éclairent ni leur fonctionnement ni leurs enjeux. Prenant pour exemple, dans *L'Escoufle* de Jean Renart, le motif dit de « l'oiseau voleur », il en restitue la valeur culturelle et anthropologique au moyen de critères sémantiques et narratologiques qui en soulignent la puissance organisatrice, sans pour autant occulter la violence pulsionnelle qui fait sa beauté propre : de « voleur », l'oiseau devient « séparateur », puis opérateur de la réunion des amants, au prix de son sacrifice sanglant et sauvage.

Du motif à l'œuvre, la composition des textes médiévaux a-t-elle été gouvernée par des principes théoriques ? Spécialiste des arts poétiques, Ludmilla Evdokimova rappelle d'abord la préférence de Paul Zumthor pour la notion de registre, haut ou bas, et son refus du style, défini comme le rapport d'un sujet à la langue ; puis le contresens, issu d'Edmond Faral, portant sur les notions d'*ornatus difficilis* et *facilis*, souvent comprises comme l'indication de types de versification alors qu'elles désignent dans les arts poétiques médiolatins de simples figures de rhétorique. À partir de la poésie de Machaut, Ludmilla Evdokimova met au jour un autre couple de notions prescriptives : la « matière », qui désigne le sujet retenu, joyeux ou triste, et la « manière », ton du poème, mais aussi façon de lui donner forme dans la langue. Des poèmes au *Prologue*, ce couple revêt une valeur éthique : à la « matière » joyeuse doit répondre la « manière » formelle la plus complexe et aboutie, une « manière » plus fruste convenant aux sujets tristes ou mélancoliques. De l'Italie à la France, c'est alors la « *manera* » qui illustre le mieux la doctrine des styles médiévaux.

Jelle Koopmans, de son côté, soumet à l'examen une catégorie générique : l'épopée, pour désigner le corpus des chansons de geste, notamment tardives. À partir d'une enquête historique consacrée au sens des expressions « chanter/ chanteur de geste » et « chanter en place » dans des documents d'archives variés, il propose de déplacer le regard des contenus vers les formes et surtout vers la

pratique ; car c'est la performance, rythmée entre autres par l'exécution des laisses mono-asonnées, qui a constitué le mode de diffusion et de réception le plus probable des chansons de geste. Jelle Koopmans met donc à mal la pertinence d'une définition de l'épopée par les seules thématiques dites « épiques » – la guerre, l'héroïsme, et leur dimension politique ou idéologique. Sans invalider ces lectures, c'est la variété de leurs performances qui pourrait retenir en premier lieu l'attention de la critique, et mettre en question la validité des frontières génériques traditionnellement posées entre chanson de geste et théâtre.

Enfin, comment intégrer le donné biographique des auteurs à la compréhension de leur œuvre ? Trois essais traitent par l'exemple cette question, essentielle à l'établissement d'une relation harmonieuse entre littérature et histoire, enjeu de l'approche historiographique. Étudiant la formation, les milieux et les pratiques de chacun des auteurs, ils montrent l'importance décisive de l'élucidation des données subjectives pour la compréhension d'une œuvre, au plan des circonstances de sa création.

Vladimir Agrigoroaei a étudié l'œuvre de Philippe de Thaon en mêlant approche philologique et mise en contexte historique. Il replace d'abord la production de Philippe dans son cadre géographique et politique : la monarchie anglo-normande. Mais, en précisant les dates de composition du *Comput*, il remet en question l'idée d'une commande royale qui aurait gouverné l'œuvre de Philippe, lui donnant avec le succès une inflexion avant tout politique, soumise aux désirs de ses divers commanditaires. Postérieures à la composition du texte, ces commandes n'ont pu en dénaturer l'objectif, scientifique, que s'est avant tout fixé l'auteur d'un *comput*, instrument utile pour scander les grands moments de la liturgie. Ensuite, les sources de Philippe de Thaon sont soigneusement étudiées, moins pour leur contenu que selon le rapport que cet auteur entretient avec elles, et qui le conduit à les traduire, mais aussi à les adapter dans le reste de son œuvre. Accomplissant alors un geste critique de *compilator*, il devient *coadunator*, ou inventeur, qui fait œuvre nouvelle à partir de ses sources ; et la démonstration est faite de l'importance d'un sujet, dont l'éducation a aiguisé le regard et modelé le choix des thèmes puis de leurs contenus.

L'attention portée à la recontextualisation des œuvres s'appuie tout naturellement sur la philologie et la codicologie, appelées à mettre en lumière l'influence d'un copiste sur l'interprétation que l'on retient d'un texte : Anne Rochebouet, en marge des débats éditoriaux, s'attache à déceler les traces de la lecture subjective de Guiot en prenant l'exemple d'un épisode du *Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes. Cette microlecture, par l'examen comparatif des variantes attestées dans toute la tradition manuscrite, incite à la prudence s'agissant d'appréhender l'*intentio auctoris* dans le manuscrit BnF, fr. 794, volontiers considéré comme une anthologie d'auteur.

Mais c'est surtout dans le Grand Chant courtois que s'exerce la tentation de faire se rejoindre le *moi* de l'auteur et le *je* du texte : les chansons du trouvère Gace Brulé, dont on ne sait rien, livrent peut-être des renseignements au sujet de leur auteur, mais doit-on les prendre pour autant de confidences autobiographiques (suivant, entre autres, les hypothèses de Petersen Dyggve)? Inversement, de Thibaut de Champagne, dont on connaît tant, la critique a voulu décrypter les poèmes en leur appliquant des données historiques. Marie-Geneviève Grossel invite à réévaluer la dimension autoréflexive de cette poésie : au lieu de références extrinsèques, les marques personnelles renvoient à l'univers du poème, à une figure rhétorique qui avait plus d'importance que l'autoportrait d'un contemporain.

20

De la théorie aux expériences, la partie consacrée aux études de cas réunit des essais consacrés à l'histoire critique de deux parangons de la littérature médiévale : le roman arthurien, et la lyrique amoureuse.

À partir d'une analyse des cycles en prose du Graal et du *Perlesvaus*, Hélène Bouget s'interroge sur la pertinence générique de l'expression « matière de Bretagne » pour désigner ces romans comme un ensemble. En confrontant les lectures récentes (Gingras, Trachsler) et les approches celtiques (dé)passées, de Marx à Loomis, elle montre que la notion de « matière », notamment « bretonne », est un hapax, issu d'un classement proposé par le seul Jean Bodel dans le prologue de la *Chanson des Saisnes*. Elle met alors en question l'existence même d'un lien entre roman en prose arthurien et matière bretonne. Les cycles du *Lancelot* et du *Tristan* affirment au plan des thèmes et des personnages une continuité avec les romans arthuriens du XII^e siècle ; mais ils s'en démarquent en revendiquant des sources livresques et non orales, les procédés d'écriture et d'amplification de ces sources constituant alors leur objectif principal. Mais tandis que dans les cycles du Graal, l'origine divine le dispute à des épisodes de merveilleux profane, au point que la « matière de Palestine » vient se substituer pour certains (Valette) à la « matière de Bretagne », le merveilleux chrétien est retravaillé de façon métaphorique et hallucinée dans le *Perlesvaus*, qui se prive par ailleurs des principaux aspects thématiques de la « matière » en prose – quête du Graal, amours de Lancelot et Guenièvre, et chute du monde arthurien. Hélène Bouget invite donc à préférer la mise au jour de la cohérence esthétique de chaque roman en prose du XIII^e siècle à la quête, finalement dépourvue de fondement scientifique, de ses éventuelles sources bretonnes ou celtiques.

Consacrée à la « fausse Guenièvre », la microlecture de Nathalie Koble choisit le format de l'épisode. Sur le modèle heuristique de l'enquête policière, elle réunit les pièces du dossier constitué depuis le début du XX^e siècle : s'y affrontent deux versions manuscrites, l'une courte, l'autre longue, dont a été discutée

l'antériorité respective, selon une pensée du cycle romanesque conçu comme un tout, qui inclurait d'emblée ou non cet épisode singulier. Nathalie Koble met en évidence le fonctionnement poétique propre à la version brève de la « fausse Guenièvre », une réécriture du mythe tristanien, qui ménage au sein du cycle un suspens né du prétendu amour pulsionnel d'Arthur, lequel préfigure la mort d'amour de Galehaut : c'est donc comme une « fin de saison », suspensive et émotionnelle, qu'elle suggère de lire cet épisode, sans lien avec l'ensemble des aventures du héros éponyme du *Lancelot Graal*. L'épisode peut donc avoir été conçu et reçu de façon autonome ; et la coexistence dans le temps et dans les témoins manuscrits de ses versions reflète bien cette souplesse, ainsi que la rivalité entre *escrivains*, chacun cherchant une légitimité dans l'intégration réussie de son *storyboard* à l'architecture globale du cycle. Nathalie Koble interroge donc les présupposés de ces choix critiques comme différentes façons d'« aimer » le texte médiéval : doit-on respecter et retrouver en lui l'idéal d'une forme première et intangible, ou prêter attention à ses transformations, comme à l'un des modes possibles de sa création et de sa diffusion ?

Dans l'immense champ de la matière arthurienne, il convient de réserver une place spécifique aux romans en prose des XIV^e et XV^e siècles, dont la réception a connu des fluctuations. Ils ont été d'abord largement diffusés par les premiers libraires-imprimeurs du XVI^e siècle, puis dans les livrets de colportage et la Bibliothèque universelle des romans. Christine Ferlampin-Acher s'interroge sur les facteurs de ce succès, sans doute en partie favorisé par l'homonymie des titres qui a pu brouiller l'identification de certaines œuvres (quel Lancelot, quel Tristan ?), même s'il est indéniable que *Perceforest*, *Artus* et *Ysaïe* l'emportent sur les autres. Mais cet intérêt littéraire, philologique, historique – voire folklorique – s'amenuise au moment où la médiévistique commence à s'affirmer et, avec elle (notamment chez Paulin Paris), l'attention portée sur la question des origines, à laquelle ne peuvent guère répondre ces textes ressentis comme « tardifs » : les années 1850-1950 relèguent ces proses arthuriennes dans le « salon des refusés ». Enfin une période de redécouverte s'ouvre à partir de 1950, consolidée par de nouvelles éditions critiques et enrichie d'un débat (Szkilnik, Taylor, Ferlampin) autour de la notion de corpus attachée à ces romans, tant au regard de leur cohérence que de leur datation. Ainsi, l'historiographie de la critique se révèle tout particulièrement mouvementée quand elle interroge des œuvres composées à une époque charnière, entre Moyen Âge et Renaissance.

Autre champ majeur de la littérature médiévale : la lyrique, et les nombreuses « histoires » qu'elle a suscitées dans la critique. D'abord, Michèle Gally soumet à l'examen sa désignation même par l'expression « amour courtois ». De Gaston Paris, qui identifiait l'apparition de l'amour courtois à sa formulation romanesque, portée par le Lancelot du *Chevalier à la Charrette*, à Erich Köhler

qui, du roman à la lyrique, considère cet amour asymétrique comme une reformulation des rapports de pouvoir féodaux, comment saisir et déjouer les invitations et les apories de l'expression ? Michèle Gally souligne les distinctions artificiellement établies entre énoncé et énonciation, entre roman et lyrique, par une critique pourtant désireuse de relier les formes littéraires de l'amour à leur première manifestation littéraire : la *fin'amors* des troubadours. Mais, d'amour parfait en passion de cour, l'amour courtois désigne-t-il une réalité des mœurs curiales et son progrès, ou bien une réflexion abstraite consacrée à la naissance et aux cristallisations de ce « sentiment universel » ? Rappelant de ces versions romanesques et lyriques de l'amour la dimension suspensive et interrompue, Michèle Gally les rapproche de l'amour du mystique ou du mélancolique, également suspendus et fracturés. Face au texte littéraire, seule demeure donc possible l'analyse des conditions d'énonciation de l'amour ; et c'est la notion d'*impetus*, de l'élan du désir, dont la langue poétique veut saisir les commencements (Guiette, Agamben) qui fournit une raison commune à cet amour, « courtois », « fin », ou « chevaleresque ». Échappe donc la relation de cet amour à la réalité, voire la réalité de cet amour : mais le « fantasme critique » demeure, avec, à son actif, le désir, inlassable, de tenter la description et l'évaluation de textes littéraires par définition complexes et contradictoires.

Passant au crible la notion d'*amor de lohn* et ses liens avec Jaufré Rudel, Walter Meliga se concentre sur l'un des aspects les plus connus de ce fantasme, à partir de deux poèmes célèbres : *Lanquan li jorn son lonc en mai* et *Quan lo rius de la Fontana*. Il propose d'abord une synthèse de leurs interprétations selon les écoles critiques biographique ou allégorique, qui cherchaient dans la dame aimée Aliénor ou la comtesse de Tripoli, et lisaient l'appel du lointain comme une métaphore de la croisade. Critique, après Gaston Paris, Walter Meliga relativise ces éclairages, issus d'une lecture sans recul de la *vida*, pour restituer à cette portion du texte une densité et un fonctionnement propres. Surtout, dans le sillage de Léo Spitzer, qui, avec le « paradoxe amoureux », a offert à la poésie rudélienne un sens aux confluences des approches et des méthodes, Walter Meliga réfléchit à chacun des deux poèmes dans l'ensemble du chansonnier, et à la production rudélienne, dans sa relation aux usages de la communauté des troubadours, Guillaume IX en tête. De Diez à aujourd'hui, les questions soulevées par les deux poèmes ne changent donc guère ; mais Walter Meliga donne à la croisade ou à l'identité du poète et des figures qui l'entourent, personnages ou destinataires, une réponse dans une pratique philologique qui situe avec rigueur et finesse chaque poème dans la langue et dans l'espace, pour en saisir les conditions de production et de réception.

Toutefois, la thématique amoureuse ne suffit pas toujours à pérenniser l'amour des lettres. Témoignant du soupçon attaché à certaines productions du

Moyen Âge tardif, la défaveur dont ont souffert les poésies de Froissart, entre le xvii^e et le xix^e siècle, contraste non seulement avec le succès rencontré par ses Chroniques mais aussi avec la renommée dont jouissait le poète auprès de ses contemporains, et celle qu'il a reconquise auprès de la critique actuelle. Patricia Victorin montre comment les Dits poétiques de Froissart ont suscité une lecture biographique et romancée (inaugurée par La Curne de Sainte-Palaye, reprise par Gaston Bruno, Paulin Paris et Alfred Jeanroy, révisée par Buchon et Barante et amplifiée par Kervyn de Lettenhove), en accord avec la conception que se faisait le xix^e siècle romantique du poète médiéval. De plus, considéré par certains comme le représentant d'une époque qui ne serait pas poétique (Lanson, Le Clerc), Froissart souffre, comme Machaut, de la concurrence de Villon et, dans une moindre mesure, de Charles d'Orléans. Paradoxalement, c'est grâce à une « supercherie » littéraire, sur laquelle s'achève l'enquête de Patricia Victorin, que le poète disgracié suscite un regain d'intérêt, avant d'être réhabilité par la critique scientifique.

Élisabeth Gaucher-Rémond (université de Nantes)
& Véronique Dominguez-Guillaume (université d'Amiens)

TABLE DES MATIÈRES

Introduction : position du problème Élisabeth Gaucher-Rémond & Véronique Dominguez-Guillaume	7
---	---

PREMIÈRE PARTIE

HISTORIOGRAPHIE : THÉORIES ET NOTIONS

MÉTHODE ET IDÉOLOGIE

Nouvelles méthodes pour textes anciens : le <i>Joseph</i> de Robert de Boron et la querelle de la <i>New Philology</i> Patrick Moran.....	29
Réalisme et idéologie dans le <i>Guillaume de Dole</i> de Jean Renart : pour un changement de paradigme herméneutique Philippe Haugeard.....	43

AFFAIRES DE STYLES, QUESTIONS DE GENRE

Prolégomènes à toute critique des stéréotypes de la littérature médiévale : l'oiseau voleur dans <i>L'Escoufle</i> de Jean Renart Jean-Jacques Vincensini.....	63
Registre, style et manière dans la lyrique médiévale : les poèmes lyriques de Guillaume de Machaut et les doctrines médiévales des styles Ludmilla Evdokimova.....	75
La chanson de geste : une expérience critique, une expérience de la critique Jelle Koopmans	87

RECONSIDÉRER L'HOMME ET L'ŒUVRE

Philippe de Thaon le <i>coadunator</i> Vladimir Agrigoroaei	103
Entre « cil qui l'escrist » et « cil qui fist » : de l'influence de Guiot sur Chrétien de Troyes dans <i>Le Chevalier au lion</i> Anne Rochebouet.....	123
Le <i>je</i> des trouvères et les interprétations biographiques : les exemples contrastés de Gace Brulé et Thibaut de Champagne Marie-Geneviève Grossel	137

SECONDE PARTIE

« EXPÉRIENCES CRITIQUES » : ÉTUDES DE CAS

MATIÈRE OU MANIÈRE ? LE ROMAN ARTHURIEN

La réception de la matière de Bretagne dans les romans en prose : Histoire(s) de sources et construction générique	
Hélène Bouget	157
« Deux sœurs qui ne sont pas sœurs » : le procès critique de la « fausse Guenièvre »	
Nathalie Koble	171
Le roman arthurien tardif en prose : un corpus négligé et réhabilité ?	
Pour un parcours critique et historiographique du Moyen Âge à nos jours	
Christine Ferlampin-Acher	187

HISTOIRES DE LA LYRIQUE

256	« L'amour courtois » : heurs et malheurs d'une notion critique	
	Michèle Gally	203
	Jaufré Rudel et l' <i>amor de lonh</i> , de Diez à aujourd'hui	
	Walter Meliga	217
	Froissart, un poète à la mode de son temps. Réception de Froissart poète au XIX ^e siècle : entre érudition et fiction	
	Patricia Victorin	231
	Table des matières	255